

Un rugissement lointain gronda dans les profondeurs de la forêt.

—Un lion ! s'écria Toinette en bondissant ; nous allons être dévorées cette nuit.

—Il faut essayer de faire du feu. Tâche de trouver quelques branches mortes.

Toinette se leva, avec une hésitation visible.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda Mme. Bartelle.

—J'ai peur des serpents, murmura Toinette.

Juliette se sentit frissonner. Plus d'une fois déjà, même en plein jour, elle avait failli poser le pied sur des serpents, en croyant toucher une branche d'arbre. Elle appuya la main sur son cœur palpitant et embrassa ses filles pour se donner du courage.

—Reste avec les enfants, dit-elle à Toinette. Je vais chercher du bois.

—Oh ! madame, n'y allez pas, je vous en prie ! s'écria Toinette en joignant les mains.

—Tu sais biens que le feu seul peut éloigner les bêtes féroces.

—Eh bien, madame, restez ; moi, j'irai.

—Et les serpents ?

—Il vaut mieux que je sois mordue que vous.

—Toinette !

—Que deviendraient ces pauvres petites sans vous ? reprit la digne servante. Je ne pourrais que mourir pour elles, moi, et non pas les sauver.

—Ni moi non plus, hélas !

—Peut-être, madame. Vous êtes plus instruite que moi. Puis vous êtes leur mère, enfin. Laissez-moi aller.

Juliette tendit les deux mains à sa fidèle servante et l'attira sur son cœur.

—Hélas ! madame, dit Toinette en sanglotant, ce que je fais ne vaut pas de remerciements. N'ai-je pas vu naître ces pauvres petits anges que j'aime comme s'ils étaient mes enfants ? Adieu, madame, priez le bon Dieu pour moi.

—Toinette, dit Mme. Bartelle en rappelant la servante qui s'éloignait, reste ici ; j'ai réfléchi que nous ne pouvons pas allumer de feu. M. Morany et ses domestiques nous cherchent sans doute. La flamme et la fumée révéleraient notre présence.

—C'est vrai... mais les lions ?

—A la grâce de Dieu, ma pauvre fille.

Les deux femmes se couchèrent de chaque côté des enfants, à qui elles firent un rempart de leurs corps. Par moments, la fatigue l'emportant sur leur inquiétude, elles cédaient au sommeil. Mais bientôt les rugissements des lions et le passage de quelque bête fauve les réveillaient en sursaut.

Vers quatre du matin, il y eut un redoublement de bruit dans la forêt. C'était l'heure où beaucoup d'animaux se rendaient aux abreuvoirs. Puis, peu à peu, tout retomba dans le silence. Aux premiers rayons du soleil, le calme régnait autour de Juliette et de ses enfants.

Bientôt les chants des oiseaux se firent entendre et se mêlèrent aux rumeurs mystérieuses de la nature qui s'éveille.

Avec la nuit disparaissaient la plupart des dangers qui avaient tant effrayé Mme. Bartelle.

Elle se jeta à genoux pour remercier Dieu d'avoir protégé ses enfants durant cette nuit affreuse. Il fallut ensuite songer à se mettre en route.

Étonnées de se trouver ainsi toutes seules au milieu des bois, les deux petites filles attachaient sur leur mère leurs grands yeux inquiets. Celles-ci, la tête appuyée sur ses deux mains, se demandait le chemin qu'elle devait suivre.

Continuer sa route vers Kuruman, maintenant qu'elle n'avait ni chariot, ni provisions, ni guide, il n'y fallait plus songer. Mieux valait revenir

sur ses pas et regagner Colesberg. Si elle parvenait à retrouver sa route, elle aurait du moins l'espoir de rencontrer en chemin la caravane de ses cousines. Dans une situation désespérée comme la sienne, c'était déjà quelque chose.

Le difficile était de se reconnaître et de retrouver la route déjà parcourue. Pour un Hottentot ou un Griqua, ce n'eût été qu'un jeu ; pour une femme comme Juliette, c'était une entreprise à peu près impossible. Comme il n'y avait pas d'autre moyen que celui-ci pourtant, il fallut bien l'essayer.

Laissant ses deux filles à la garde de Toinette, et cassant des branches d'arbres, afin de retrouver son chemin pour revenir sur ses pas, Mme Bartelle fit une pointe de plus d'un mille dans la forêt.

Le fourré commençant à devenir moins épais, on apercevait à travers les grands arbres des jours qui annonçaient un terrain non boisé. Mme. Bartelle pensa qu'une fois hors de la forêt, il lui serait plus facile de se reconnaître. Au bout de deux heures de marche, il devint évident qu'on allait arriver à l'extrémité de la forêt. Mais déjà les petites filles étaient fatiguées. On fit halte pour leur donner à manger.

A chaque instants, Mme. Bartelle craignait de voir paraître M. Morany ou ses domestiques.

Les enfants ayant trop mal aux pieds pour pouvoir se remettre en marche, Mme Bartelle et Toinette les prirent sur leurs épaules, à la façon des femmes sauvages. Comme les pauvres voyageuses avaient en outre à porter des provisions, des armes et des couvertures, elles pliaient sous le faix.

Vers cinq heures du soir, elles arrivèrent enfin à la lisière du bois. Devant elles s'étendait à perte de vue une immense prairie dont les herbes s'élevaient à près de deux mètres de hauteur.

Les deux femmes se regardèrent d'un air consterné.

—Nous ne pourrions jamais traverser cette prairie, murmura Toinette. Les herbes sont plus hautes que nous.

—Nous chercherons un endroit où elles soient moins touffues.

—Je n'en puis plus de fatigue, répondit la domestique en se laissant tomber sur le gazon. Il faut que vous soyez de fer pour rester encore debout, ma pauvre dame !

Nous allons passer la nuit en cet endroit. Demain matin, nous tâcherons de découvrir un passage.

Tout en parlant, Juliette regardait autour d'elle. A deux cents pas de l'endroit où elle s'était arrêtée, elle aperçut un arbre énorme dont la partie supérieure, frappée probablement par la foudre, gisait en vingt morceaux à quelques pas du tronc. Les branches inférieures avaient échappé à la destruction, et quelques-unes descendaient presque jusqu'à terre. Leur couleur terne et jaunâtre révélait assez que la sève n'y circulait plus, et qu'elles étaient complètement desséchées.

Quoique d'une énorme largeur, le tronc n'était pas très élevé. Le sommet formait une sorte de plate-forme naturelle d'où sortaient comme des girandoles quelques grandes branches que la foudre avait épargnées.

—Si nous parvenions à grimper sur cet arbre, dit Mme Bartelle, les enfants y seraient en sûreté.

—Oui, mais comment y parvenir ? répondit Toinette d'un ton découragé.

Comme elle achevait ces paroles, on entendit dans le lointain un bruit pareil à celui de cinq ou six chevaux traversant au galop un épais fourré.